

24
1870



B.L.
16779.



de la Haye 9442.



A MONSIEUR

POISSON.



JE ne sçay, Monsieur
 mon cher Cousin!
 de quelle maniere
 vous recevrez le
 petit Oiseau que je viens
 vous offrir. Un homme
 d'esprit comme Vous
 ne s'amuse guere à la
 simple volatille, & j'ay

A 2

toù-

8° B. L. 22382

toujours entendu dire,
que vous tiriez rare-
ment votre poudre aux
moineaux. Mais vous
n'aurez pas besoin de
tirer sur celui-cy pour
le prendre: & puisqu'il
se vient offrir luy mê-
me dans vos filets, j'e-
spere que vous ne dé-
daignerez pas de le re-
cevoir avec cette bonté
generouse qui vous est
si naturelle. Son caquet
n'est pas assez bien af-
filé pour vous dire de
belles

DEDICACE.

belles chofes : s'il pou-
voit exprimer tout ce
qu'il penfe de vòtre me-
rite, on en feroit un
volume plus gros mille
fois que fon hiftoire;
mais vòtre modeltie &
fon incapacité le con-
damnent au filence: la
Parque qui ne permet
pas aux morts un long
entretien avec les vi-
vants, fe joint avec eux
pour luy fermer le bec,
& luy permet feule-
ment de vous dire pour

A 3 moy,

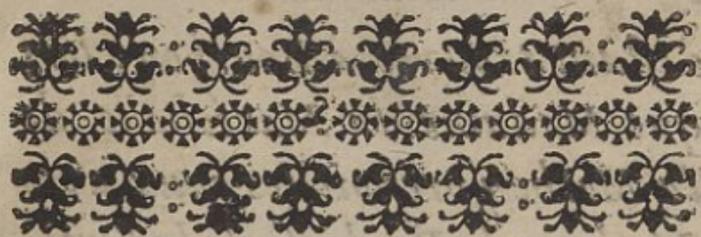
moy, que je feray toujours avec toute la tendresse & la sincerité imaginable,

MONSIEUR MON CHER
COUSIN!

*Votre très-humble & plus
acquise servante &
Cousine,*

MORVILLE DE CHAMPCLOS.

AU LE-



AU LECTEUR.

JE fis imprimer il y
 a long - temps , à Greno-
 ble chez Mons. Nicolas, un
 petit Livre tout de ma com-
 position , nommé LE BIJOU DU
 PARNASSE , rempli de Sonnets,
 d'Elegies, de Madrigaux & de
 plusieurs autres pieces détachées,
 à la fin desquelles il y avoit l'hi-
 stoire, ou la mort d'un petit Moi-
 neau , en vers & en prose. Le
 debit en fut si grand qu'il fut
 imprimé jusqu'à neuf fois. Six
 mois après toute notre Troupe
 A 4. s'estant

s'estant trouvée à Bourbon, lors que Madame la Maréchalle de la Mothe y prenoit les eaux avec Madame la Duchesse de la Ferté, elles me firent l'honneur de m'en demander. un Exemplaire: Je n'en avois plus que deux que je pris la liberté de leur offrir. Quelques années ensuite, je menay ma fille à Madame la Dauphine pour la placer par son Ordre dans la petite Troupe des Comédiens de Monseigneur le Duc de Bourgogne. Les trois jeunes Princes & Madame la Maréchalle luy firent un jour l'honneur de la prendre dans leur Carrosse, & de la mener avec eux à Trianon, où Monseigneur le Duc de Berry luy commanda d'amasser un petit Oiseau, qu'elle avoit

veu

veu tomber de son nid. Elle se fit un plaisir de l'élever & de l'instruire: mais, par un malheur impréveu, ce jeune Prince, en présence de Madame la Dauphine & de Madame la Maréchalle, l'écrasa luy même, au bout de quelques mois en voulant le caresser. Cete aventure fit souvenir Madame la Maréchalle de l'histoire du petit Moineau, que j'avois mise dans le Bijou du Parnasse. Elle en parla dans les termes les plus obligeants du monde à Madame la Dauphine, qui souhaita de le voir; mais n'en ayant plus alors d'Exemplaire, elle m'ordonna d'en faire un autre, & d'y mettre tout ce que ma memoire me pourroit fournir sur la mort du premier petit

oiseau. J'obeis à ces ordres avec tout le respect & toute la promptitude possible : je changeay ce qui n'estoit plus de mon goût : j'y fis une Eglogue & plusieurs autres vers, qui n'estoient pas dans la premiere histoire du petit Moineau ; en un mot, j'en fis une presque toute nouvelle. Ceux qui auront leu le Bijou du Parnasse, y trouveront une très-grande différence. Enfin l'ayant achevé le deuxième jour, je me disposois à l'aller faire imprimer à Paris, pour le présenter à Madame la Dauphine : mais le jour même, son mal s'estant augmenté, j'appris qu'on ne la voyoit plus. Cette grande Princesse mourut de cette maladie, & la petite Troupe de Monseigneur le Duc de Bourgogne

gogne s'estant separée alors, je fus rejoindre une partie des Comédiens, avec qui j'estois lors que Madame la Dauphine me fit commander de luy mener ma fille. Le chagrin, que j'eus de me voir éloignée d'une Cour si charmante, où tant de grandes Princesses & le Roy luy même avoient fait paroître tant de bontez pour ma fille & pour moy, me fit negligier de faire imprimer L'OISBAUDE TRIANON que Madame la Dauphine avoit voulu nommer elle même, & je le laisserois encore dans un profond oubli, si la complaisance que j'ay pour quelques amis, que mon bonheur m'a conservez à la Cour; ne m'obligeoit à le faire mettre sous la presse. J'ay creu de voir infor-

mer le public du premier Livre, où j'avois fait imprimer l'histoire d'un Moineau, pour qu'on ne se persuade pas, que je vole à quelqu'autre une partie d'un ouvrage que j'ay composé tout entier. Je sçay que c'est une bagatelle qui ne peut tenir de rang parmi les bonnes choses, mais je prie très-humblement le Lecteur d'en excuser les defauts avec autant de bonté que je souhaiterois qu'il trouvât de plaisir à sa Lecture.

A Iris



A Iris

*Sur la mort de son petit
Moineau.*

J'Ay leu l'histoire du Moineau,
Que vous faites vivre au tombeau:
J'en suis charmé , belle Bergere !
Mais je ne puis voir sans colere,
Qu'un petit oiseau trop heureux,
D'avoir esté sur la fougere
L'object de vos soins amoureux,
Arrache après sa mort vos soupirs & vos larmes.
Se peut - il qu' un Moineau
A 7 vous

vous cause tant d'allar-
mes,

Que vous versiez pour luy des
pleurs abondamment?

Et que feriez-vous donc pour
un fidele Amant?

Phenix.

Réponse d'Iris.

Si j'ay versé des pleurs pour un
simple Moineau,

Dont la tendresse estoit extrê-
me,

Que peut on faire moins, en per-
dant ce qu'on aime,

Et qu'il faut se résoudre à le voir
au tombeau.

Sur cet essay, je puis comprendre,

Ce que souffriroit un cœur tendre,

Si quelqu' Amant discret le tou-
choit à son tour?

Et si

Et si j'en rencontre un fidelle
Jusqu'à mourir pour moy d'a-
mour,

J'imiteray la Tourterelle,
Et pour luy je perdray le jour.

Iris..

A Iris:

Sur la mort de son Moineau.

V'ay leu le recit du trépas
De ce Moineau rempli de
charmes,

Et j'ay, je ne le cele pas,
Eu peine à retenir mes larmes.

Jamais rien ne fut mieux écrit,
Tout est galand, tout est bien
dit,

Les vers sont beaux, la prose
est belle;

Mais,

Mais, je voudrois qu' Iris si ten-
dre en amitié,
Pour moy comme pour luy,
conceût quelque pitié,
Puis que je meurs d'amour
pourelle.

du Val.

A Iris

Sur la mort de son Moineau.

Vous pleurez la mort d'un
Moineau

*Gentil de voix & de plumage:
Si vous en voulez un plus beau,
Vous n'avez, belle Iris ! qu'à me
prêter sa Cage.*

du Val.

Réponse d'Iris.

MOn Moineau n'avoit
point de Cage,

Je le

Je le laissois en liberté,
 Et mon cœur l'a trop regreté,
 Pour en accepter davantage.

A Iris

Sur la mort de son Moineau.

V^otre cœur, adorable Iris!
 Est d'un inestimable prix,
 Il est tendre, constant, fidelle,
 Il aime au delà du Tombeau:
 Faut-il qu'une amitié si belle
 Soit le partage d'un Moineau?
 Si c'estoit par reconnoissance
 Que vous l'aimassiez seulement,
 J'offrirois à votre constance,
 Iris! dès ce même moment
 Un discret & fidelle Amant.
 Je ne veux que la préférence,
 Et vous aimeray tendrement.

le Pays.

Répon-

Réponse d'Iris.

JE ne veux point d'Amant
 volage,
 Tout prêt à changer le pre-
 mier:
 Ce n'est pas un grand avan-
 tage
 Que d'en avoir un par quar-
 tier.
 Quand je donne un cœur sans
 partage,
 J'en veux avoir un tout entier.

Iris.

A Iris.

Sur l'a mort de son Moineau.

Vous plaindre & vous aimer
 sont de cruelles loix:
 C'est trop pour un cœur à la fois,
 Quand

Quand il est genereux & tendre.
Dispensez nous de la moitié;
Et quand nous soupirons, souffrez
qu'on puisse entendre,
Si c'est d'amour ou de pitié.
 le Pays.

A Iris.

Sur la mort de son Moineau.

Quand vos regrets se font
 entendre
 Pour la mort d'un simple Moineau,
 L'amour & la pitié n'ont rien
 dit de plus tendre,
 Et je n'ay rien leu de si beau.
 Mais vous devez rougir, la
 belle!
 D'avoir une ardeur si fidelle,
 Pour un object d'un prix si bas:
 J'ay

J'ay lieu de luy porter envie;
 J'adore vos cruels appas,
 Je suis prêt à perdre la vie,
 Et si vous ne me plaignez pas.

Pelette.

Iris! vous ternissez vos charmes
 En pleurant la mort d'un
 Moineau.

*Gardez ces précieuses larmes
 Pour ceux que vos rigueurs ont
 mis dans le tombeau.*

L'Abbé de S. Firmin.

A Iris.

JE voudrois bien, Iris! vous
 dire un grand secret,
 Et je ne sçay pas comment faire:
 Si je ne le dis pas, j'en mourray
 de regret,

Et si

Et si je vous le dis, je crains de
vous déplaire.

Par-bleu! je le diray deusse-je
estre indiscret.

Mais, vos beaux yeux en pleurs
m'ordonnent de me taire.

O Ciel, le cruel embarras!

Faut-il pour un Moineau que
vous versiez des larmes?

Et quand je me meurs pour
vos charmes...

Je l'ay dit ce secret, ne vous en
fâchez pas.

du Fresne.

A Iris sur la mort de son
Moineau.

Vos vers, adorable Morville!
Me semblent faits par les
Amours:

Avec un stile si facile,

Vous

Vous devez écrire toujours.

Que mon ame en est attendrie!

*Quel Moineau , quel joly ca-
quet !*

*C'est dommage, ma foy! qu'il ait
perdu la vie;*

Il jasoit mieux qu'un Perroquet.

A Mademoiselle

*De Champelos sur la mort de son
Moineau.*

JE vous euvoye l'histoire de
vòtre Moineau , que je
vous volay hier chez vòtre
Imprimeur , charmante Iris !
& je vous la renvoye même a-
vec toute la précipitation ima-
ginable. Comment , diable !
on ne la sçauroit voir sans se
laisser attendrir , & moy , qui
crains la tendresse quatre fois
plus

plus qu'un coup de mousquet,
je sens en lisant vos vers que je
ne pourrois m'en deffendre.



*Sur tout à l'endroit du tombeau,
Pleurant dans mon lit comme
un veau,*

*Je n'ay pu m'empêcher de dire
Avec un doux saisissement,
Se peut-on empêcher d'écrire,
Quand on écrit si tendrement?*



Le Seigneur n'a jamais mieux
fait, qu'en vous donnant au-
tant de paresse & de timidité
que de facilité pour dire de
belles choses.



*Si vous sentiez souvent de pareil-
les douleurs,*

Vous attendriez trop les Cœurs.

Je

*Je condamnois votre tristesse,
Voyant pour un Moineau pleurer
un mois entier:*

Mais j'ay beaucoup plus de foiblesse

Quand je pleure pour du papier.

De Beaujeu.

A Iris.

UN Moineau pour vous
plein d'appas,
A souffert un affreux trépas,
Vous en sentez toujours une
douleur mortelle:

Je vais mourir pour vous, Cruelle!

Et cependant vous ne me plaignez pas.

de Casobon.

L'OISEAU



L'OISEAU
DE
TRIANON.

Toute l'Europe
estoit dans une pro-
fonde paix; le plus
grand des Roys fai-
soit benir la douceur de son
regne, & le plus beau jour
que l'Automne eût fait paroi-
tre avoit invité toute la Cour
au plaisir de la chasse, lors
qu'on vid sortir des Bois de
Glatigny trois petits chariots
dorez, traînez par des Do-
B gues

gues marquez comme des Tigres. Cent Brebis aussi blanches que des Cignes, toutes parées de fleurs & de rubans de couleurs différentes suivoient ces chariots. Elles estoient fidèlement gardées par douze Chiens les plus beaux du monde: ils avoient au col des coliers d'argent avec des grelots de vermeil; & leurs oreilles où l'on avoit passé des boucles d'or, estoient attachées par dessus le dos en forme de perruque & liées avec des rubans de la couleur qui plaisoit le plus au Berger que chacun d'eux connoissoit pour son Maître. Leur regard estoit si fier, qu'on n'osoit toucher les Brebis qu'ils gardoient

doient, & les seuls Bergers à qui elles appartenoient avoient le privilege de s'en approcher. Ils estoient six Bergers & six Bergeres, dont le plus âgé n'avoit pas douze ans. Deux grandes Bergeres, dont l'une se nommoit Melite & l'autre Orafie prenoient soin de leur conduite & de les instruire. Ils n'estoient pas magnifiques, mais leur esprit, leur gentillesse & leur propreté ne se pouvoit assez admirer.



C'estoit au doux son des Muzettes

Des Haut-bois & des Chalumeaux

Que ces jeunes Bergers conduisant leurs Troupeaux

Dansoient, & repetoient de tendres chansonnettes:

Ils vinrent de cette sorte jusqu'à Trianon, qui n'estoit pas fort éloigné du lieu de leur naissance: & l'envie de voir cet aimable Sejour leur fit attendre l'heure ordinaire où les jeunes Princes avoient coutume de se venir promener tous les jours. Enfin, après avoir attendu quelques momens dans une impatience mêlée d'esperance & de crainte, ils virent arriver ces Princes charmans, & se glisserent parmi leur suite. La nouveauté de leur ajustement, & la beauté de leur petite Troupe attira les regards des jeunes Princes

Princes qui les firent approcher & prirent plaisir à leurs tendres chansonnettes. Ils souhaiterent de les voir plusieurs fois: Orasie & Melite les supplierent de les présenter à Madame la Dauphine qui vivoit encore alors, & Madame la Maréchalle de la Mothe leur genereuse Gouvernante, dont les bontez sont au dessus de tout ce qu'on en peut imaginer, trouva que ce petit divertissement là n'estoit pas tout à fait indigne d'une grande Princesse; & comme elle estoit toujours indisposée, & qu'elle ne sortoit guere de son appartement, Madame la Maréchalle eut envie de les présenter dès le jour même &

leur fit donner une Chaloupe,
ou toute leur petite troupe
s'embarqua.



*Sans regret d'abord ils qui-
terent
Tous leurs Troupeaux qu'ils
renvoyèrent,
Et contens du bon-heur dont ils
alloient jouïr,
N'eurent plus soin de les
nourrir.*

La Chaloupe alloit par-
tir de Trianon à la suite de
celle des Princes qui n'avoient
pas voulu revenir en Car-
rosse, lors qu'on s'apperçut
qu'Iris la plus Jeune des pe-
tites Bergeres n'estoit point
avec eux : elle avoit veu tom-

ber

ber de son nid un petit Oïseau qui ne pouvoit encore voler, & couroit après pour le prendre. Dès qu'elle l'eut attrappé elle vint rejoindre ses Compagnes dans la Chaloupe qui les porta sur le Canal jusques à Apollon. *

Dès qu'ils eurent mis pied à terre, & que par la faveur de Madame la Maréchalle, ils eurent obtenu la permission qu'ils souhaitoient, ils visiterent tous les endroits du Parc où l'on permet d'entrer, & n'en trouverent point de plus commode pour eux que l'Isle d'Amour. **

B 4

L'en-

* C'est une Statuë dorée qui est à l'autre bout du Canal.

** C'est un endroit du Parc en forme d'Isle, où il y a un grand Amour dans un Bassin.



*L'Entrée en est toujours per-
mise,
Il est aisé de s'y loger:
Mais je sçay bien que la Fran-
chise,
Dans un lieu si charmant, est sou-
vent en danger.*

*Cette Isle agréable leur
parut si délicieuse & si proche
du Château, qu'ils ne pûrent
se résoudre à la quitter.*



*Mille petits jets d'eau par leur
charmant murmure
Font trouver dans ce lieu mille
innocents plaisirs;
L'Art dispute avec la Nature,
Et prend pour les juger l'Amour
& les Zephirs.*

Après

Après avoir admiré la beauté de cette Isle, chacun songea d'abord à s'ajuster des Cabanes commodes.



*Quoyque mal-aisément on puisse
chez l'Amour
Trouver un fort heureux se-
jour.*

Pour la jeune Iris, elle ne s'embarassoit pas de ces soins, elle s'en reposoit sur ses Compagnes, & n'en avoit point d'autre que celuy de donner toutes les choses necessaires au petit Oiseau qu'elle avoit apporté de Trianon; sa beauté rendoit la peine, qu'elle prenoit pour luy, fort excusable.



*Cet innocent amusement
L'inquietoit plus qu'un A-
mant :*

*Dans un petit soin si penible
Elle s'occupoit nuit & jour :
Son cœur estoit tendre & sen-
sible,
Et sembloit formé pour l'a-
mour.*

Mais son heure n'estoit pas encore venuë, & l'Amour se reservoit cette conquête pour une autre saison.

Il y avoit déjà quelque temps que ces jeunes Bergers respiroient un air si charmant. Iris, quoy qu'elle fût de la moitié plus jeune que ses Compagnes, avoit l'honneur de paroître tous les jours de-
vant

vant Madame la Dauphine, & d'entrer seule avec Elle jusques dans son Cabinet. Madame la Princesse de Conty la veuve, la souffroit à sa Toilette avec cette bonté touchante, si digne d'une fille de Louis le grand; toute la Cour & le Roy même, par une grace au dessus de ses esperances s'abaissoit souvent à luy parler, & ne dédaignoit pas de prendre du plaisir à l'entendre. Enfin le bon-heur d'Iris sembloit devoir durer toute sa vie; mais la Fortune, qui trouble les plaisirs les plus innocens, vint traverser sa joye par un accident très-sensible pour un jeune cœur comme le sien.



*Est-il quelque bon-heur au
monde,
Dont quelque noir chagrin n'in-
terrompe le cours ?
Le sort plus inconstant que
l'onde,
Flatte peu de mortels sans les
trahir toujours.*

La jeune Iris en fit l'épreu-
ve un jour que l'indisposition
de Madame la Dauphine l'em-
pêchoit d'estre veüe de per-
sonne. Toute la Cour étoit
à la chasse, & Natalie l'une des
petites Compagnes d'Iris l'est-
ant venu prendre pour se
promener dans le Parc avec
elle ; Iris qui chantoit assez
bien & qui portoit son cher
petit

petit Oiseau dans son sein, voulut apprendre à Natalie cette chanson qu'elle avoit faite.



*Je soupire sans cesse
Quand je suis seule icy;
Mais, près de ma Princesse
Je n'ay plus de soucy.*

Dés qu'Iris eut commencé de chanter, son Oiseau sortit de son sein pour chanter avec elle, & mêlant son petit ramage à la voix de sa Maitresse rendit cette musique assez divertissante. Natalie ne put s'empêcher d'admirer cette petite bête qui chantoit cet air aussi juste que sa Maitresse, & qui sembloit se mettre en colere de n'en pouvoir

voir prononcer les paroles. Il faut, luy dit-elle, chere Iris! que vous donniez ce soir aux trois Fontaines * ce regal à toutes nos Compagnes. Nous nous y devons assembler pour une affaire de consequence que Lizis nous doit proposer à la priere d'Amarille. Vous sçavez de quelle consideration ce Berger est parmy nous, & je le prieray de vous aller prendre & de vous conduire à nôtre Rendez-vous. Iris luy promit de s'y trouver, & lors que l'heure de se separer fut venüe, elles se quitterent pour aller faire collation chacune dans sa Cabane.

La Na-

* C'est un endroit du Parc de Versailles.



La Nature est sujette à cette infirmité,

Il faut boire & manger, dit-elle,

Et c'est une nécessité

Pour qui veut acquérir une force nouvelle.

Lizis mangeoit ce soir là chez Natalie sa sœur pour conférer avec elle sur l'affaire d'Amarille : ils estoient les plus âgez & regloient en quelque façon les petites contestations qui naissoient parmy les autres. Si tôt que leur repas fut fini, Natalie pria son frere d'aller chercher Iris, & de l'amener aux trois Fontaines avec son agréable Oiseau, où

où toute cette aimable troupe
se devoit assembler avec la
permission de leurs Gouver-
nantes.



*Elles ne blâmoient point les amou-
reux desirs,*

*Et souffroient sans chagrin les in-
nocens plaisirs.*

Lizis prit cette commif-
sion avec joye, & sentoit pour
Iris une inclination fort ten-
dre qu'il n'osoit declarer;
l'empressement qu'il fit pa-
roître pour aller la chercher
en estoit une preuve fidelle.
Mais, quelle fut sa surprise,
lors qu'il ne trouva personne
dans sa Cabane!

La por-



La porte en estoit toute ou-
verte,
Et cette Cabane deserte
Ne laissoit découvrir aux
yeux,
Que le plus triste objet qu'on eût
veu sous les Cieux.

Elle estoit semée de fleurs
 déchirées comme par dépit ;
 les rubans d'Iris estoient fou-
 lez aux pieds ; ce qui mit Li-
 zis dans une inquietude mor-
 telle. Il ne pouvoit juger ce
 que cette Bergere estoit de-
 venuë , ni quel déplaisir elle
 pouvoit avoir reçu dans un
 lieu qui devoit imprimer tant
 de respect. Il alla voir aux
 trois Fontaines, si elle n'avoit
 point

point esté seule trouver ses Compagnes qui s'y estoient déjà toutes rendües; mais ne la trouvant pas, il mit cette Eglogue d'Amarille entre les mains de sa sœur Natalie; & l'ayant priée de faire juger cette affaire à la dernière rigueur, il se retira sous quelque autre prétexte, sans luy faire part de son inquietude. Ces aimables Bergers vivoient avec la dernière franchise; l'innocence & la pureté regloient toutes leurs actions.



*Jeunes Bergers, qu'il seroit
doux*

*De voir tous les Amans imiter vos
maximes!*

Les

*Les Amours seroient sans cour-
roux,*

*Si les cœurs ne formoient que des
vœux legitimes:*

*Et si nous bannissions les cri-
mes,*

*Ils vivroient toujours parmi
nous.*

L'Infidelité n'estoit point permise chez eux, & comme on n'y pouffoit que des soupirs innocens, on vouloit qu'ils fussent sinceres. Lors qu'un Berger estoit convaincu de quelque infidelité, on le bannissoit d'abord de leur compagnie; ou, par un veritable & prompt repentir, il obtenoit de sa Bergere le pardon de son crime. Amarille
suivant

suivant leur coutume avoit dressé sa plainte, qu'elle avoit donnée à Lizis, & ce Berger l'ayant mise entre les mains de Natalie, quoy qu'il fût absent aussi bien qu'Iris, on ne laissa pas d'en faire la lecture & d'y trouver ces paroles.



PLAINTE d'AMARILLE
en forme d'Eglogue.

E' Coutez Bergers Amoureux,
Qui sçavez que ma flamme
est forte, tendre & pure,
Apprenez mon sort rigou-
reux,
Et soyez, s'il se peut, sensibles à mes
vœux.
Pour venger à la fois ma gloire
& mon injure,

Agre-

Agréables Ruisseaux qui coulez
doucelement,

Et vous aimables Lieux cham-
pêtres,

Souffrez qu'à l'ombre de vos
hêtres

J'exhale mes soupirs, & plaigne
mon tourment.

Prez émaillez de fleurs, char-
mans tapis de Flore,

Qui vous embellissez des larmes
de l'Aurore,

Vous vîtes de Tircis le tendre em-
pressément.

Torrent dont le bruit inti-
mide,

Dont l'on voit en tremblant s'ap-
procher les Oiseaux,

Vous avez veu Tircis sur le bord
de vos eaux,

Hâter

Hâter par ses soupirs vòtre course
rapide.

Ce Berger dans nos Bois des plus
aimables fleurs

Assembloit à l'envi les plus vives
couleurs,

Pour m'en former une Guir-
lande.

Nos chiffres enlacez m'y traçoi-
ent son amour,

Et jamais ce Berger ne laissa per-
dre un jour

Sans m'apporter quelque nou-
velle offrande.

Les Echos repetoient ses plus ten-
dres discours,

Et m'assuroient pour luy d'une
ardeur éternelle,

De ses empressemens rien n'arrê-
toit le cours ;

Son ame estoit tendre & fidelle.
 Quand il estoit absent, l'Amour
 & les Zephirs
 Apportoient jusqu'à moy ses a-
 moureux soupirs,
 Tout exprimoit en luy sa tendres-
 se & sa peine;
 Le silence en parloit; le doux
 chant des oiseaux
 Tous les matins sous ces or-
 meaux,
 Avertissoient mon cœur de par-
 tager sa chaîne.
 Vous mêmes, beaux Bergers! vous
 le souhaitiez tous
 Et m'accusiez alors d'estre trop
 inhumaine.
 Tircis est si charmant, & l'amour
 est si doux,
 Qu'on peut mal-aisément échap-
 per à leurs coups.

Il alloit expirer au bord de la fontaine;

D'une tendre pitié mon ame toute plaine,

Sentit des mouvemens qui nais-
sent malgré nous :

Mon cœur par ce Berger s'estant
laissé surprendre,

Je ne luy cachay point mes pre-
mieres langueurs;

Je luy dis ce qu'Amour m'inspira
de plus tendre;

Je m'abandonnay toute à mes
douceurs erreurs.

Je traçois en tous lieux des
marques de ma flamme:

Jamais on n'a senti de si vives
ardeurs,

Jamais si tendre amour ne s'em-
para d'une ame,

Et jamais on n'a veü deux cœurs
Cherir

Cherir si fortement leurs aimables Vainqueurs.

Tous les autres Bergers qu'on trouve en ce bocage,

Me rendoient à ses yeux tous leurs soins les plus doux;

Je méprisois si fort leur importun hommage,

Que le jeune Tircis n'en estoit point jaloux.

Je voyois à mon tour, des Nymphes, des Bergeres

Montrer pour mon Amant des transports amoureux;

Se rendre en sa faveur inconstantes, legeres,

Et tâcher de séduire & son cœur & ses vœux:

Je sçavois leur amour sans en estre alarmée;

Moy seule j'en estois aimée,

Tout me répondoit de sa foy.
 Vous l'avez veu souvent dans
 cette solitude
 Exprimer à mes pieds sa tendre
 inquietude,
 Et jurer devant vous qu'il n'ai-
 meroit que moy :
 Vous n'avez pû douter de son ar-
 deur sincere,
 Arbres, Ruiffeaux, Echo, solitai-
 res Deserts!
 Vous sçavez qu'on ne pût l'arra-
 cher de mes fers.
 Je sçay bien que la chasse avoit
 de quoy luy plaire,
 Son cœur entre nous deux parta-
 gé tour à tour
 Suivoit tantôt Diane & tantôt
 son amour :
 Le mien permettoit sans co-
 lere

Qu'il

Qu'il me fit voir pour elle un peu
d'attachement,

Et, s'il faut parler franche-
ment,

L'absence est un tendre my-
stere

Quand le retour prompt &
charmant

A nos plus doux plaisirs ajoute un
agrément;

Et, lors qu'on revoit sa Bergere,
Des douceurs de l'amour c'est l'as-
saisonnement.

Six mois sont écoulés depuis
l'heureux moment

Que son cœur est charmé d'une
ardeur si parfaite:

Il a d'un feu constant brûlé jus-
qu'à ce jour.

Cependant, aujourd'hui Tircis a
veu Lisette,

*Et, le cruel! pour Elle a trahi tant
d'amour.*

Natalie finit ainsi la plainte d'Amarille, chacun murmura contre Tircis, & tous les Bergers le condamnerent à rentrer dans ses fers, s'il vouloit rester avec Eux. Ce volage Amant ne pût soutenir les pleurs de sa jeune Maitresse sans ralumer dans ses beaux yeux un feu qu'il vouloit éteindre pour une Bergere qui n'estoit pas de leur société; Et la belle Amarille qui ne vouloit que son repentir, luy rendit sa premiere tendresse, dès qu'elle vid que l'amoureux Tircis prenoit soin d'essuyer ses Larmes.

*Qu'un petit divorce est
heureux,*

*Lorsque deux Cœurs bien a-
moureux*

*Après s'estre brouillez font une
paix charmante!*

*Quand les tendres plaisirs ont
banni le courroux;*

*Que l'Amant est soumis aux pieds
de son Amante,*

*Des momens fortunez ce sont là
les plus Doux.*

Lorsque les Amans furent
reconciliez, il seroit necessai-
re, dit Natalie, qu'Iris & Li-
zis fussent icy, pour entendre
lire nos Maximes, dont il est
bon de se rafraîschir la me-
moire de temps en temps.



Car enfin, vous devez sçavoir,

*Que pour bien suivre son de-
voir,
Il faut incessamment s'en retra-
cer l'Image,
Et sans trop présumer de soy,
Lire avec soin chaque passage,
Qui nous instruit de notre Loy.*

Cette coutume que nous avons tous les mois, est fort justement établie, & l'occasion qui se présente jointe à la beauté de cette soirée où nous sommes sans employ près de nos Princes, nous invite à donner ce temps à notre devoir. Je ne sçay ce qui peut retenir Iris & Lizis. Peut-estre sont ils près de Madame la Maréchalle, qu'une petite indisposition retient au lit tout ce Jour. Mais il n'importe :
puis-

puisque nous avons bien jugé
cette affaire sans eux, & que
leurs cœurs ne sont point en-
core liez par les chaînes de l'a-
mour, nous lirons nos Loix
& nos Maximes, & prierons le
Dieu qui nous les a dictées
d'en conserver l'Innocence &
la pureté.



MAXIMES OU LOIX,
E'TABLIES

*Pour les Bergers de l'Isle
d'Amour.*

I. Maxime.

Qui veut estre receu dans nô-
tre Isle agréable,
Doit tâcher de se rendre ai-
mable.

Qu'on ne le trouve point ni fâ-
cheux ni jaloux :

Qu'il n'ait ni dépit, ni malice,
Ni ressentiment, ni caprice,
Trahison, Envie, ou courroux.

Nous voulons que les Cœurs soi-
ent soumis & sinceres
Tant des Bergers que des Ber-
geres.

2. Maxime.

Qu'il soit permis d'avoir pour de
jeunes Appas

Une legitime tendresse ;

Et sur tout, qu'elle soit exempte
de foiblesse.

Qu'il soit toujours permis d'ai-
mer ou n'aimer pas.

Mais, s'il faut une fois que l'A-
mour nous surmonte,

Qu'on ne puisse changer sans se
couvrir de honte.

3. Maxi-

3. Maxime.

Celuy qui veut entrer dans la So-
cieté,

Il faut, s'il se sent l'ame tendre,
Qu'il proteste de se deffendre
De la moindre Infidelité.

4. Maxime.

Lorsqu'un Berger tendre &
sincere

Aura choisi quelque Bergere,
Pour en faire l'objet de ses vœux
les plus doux,

Quelque extreme panchant qui
vers elle l'entraîne,

il n'ira pas d'abord luy declarer
sa peine,

De peur d'attirer son cour-
roux.

5. Maxime.

Par des soins de plus de six
mois,

*Sans luy parler de sa Tendresse,
 Il tâchera de plaire à sa belle Maî-
 tresse,
 Et d'estre digne de son choix.*

6. Maxime.

*Les six mois expirez, devant tous
 nos Bergers,
 Il s'engagera pour sa vie,
 Sans qu'à cette ceremonie,
 On y doive appeller des Témoin
 étrangers:
 Il fera vœu d'obeissance,
 De sincerité, de constance.
 Si sa jeune Maîtresse approuve son
 amour,
 Il sera souvent auprès d'elle.
 Et si son mauvais sort le rendoit
 infidelle,
 Il doit s'en repentir avant la fin
 du jour.*

7. Maxi-



7. Maxime.

*Si la Bergere luy pardonne
 En faveur de son repentir,
 A le souffrir encore on pourra
 consentir :*

*Mais si cette aimable personne
 Ne peut oublier son cour-
 roux,
 Il doit estre banni pour jamais
 d'avec nous.*

8. Maxime.

*Si d'un Berger aimé le cœur est
 inégal,*

*S'il soupçonne à tort un Rival
 D'estre cheri de sa Maitresse,
 Pour le punir du tort qu'il fait à
 son amour,
 Elle peut le bannir de cet heureux
 sejour,
 Et luy refuser sa tendresse.*

9. Maxime.

*Permis à la Beauté qu'on a mise
en courroux*

*Par une injuste défiance,
D'examiner le cœur, l'esprit & la
prudence,*

*Du Rival que craint son Ja-
loux :*

*Et, si l'Amour le favorise,
Si le Dieu des Amans s'explique
en sa faveur,*

*Pour punir le Jaloux d'avoir fait
la sottise,*

*Permis, suivant nos Loix, de luy
donner son cœur.*

10. Maxime.

*L'Amant qui du Jaloux occupera
la place,*

*Dont l'Amour seul fera le
choix,*

Ne doit obtenir cette grace

Qu'en

Qu'en subissant toutes nos
Loix :

Mais, si la Bergere incertaine
L'obligeoit par sa faute à sortir
de sa chaîne,

Qu'on la bannisse de nos Bois ;
Puisque c'est déjà trop de chan-
ger une fois.

II. Maxime.

Que, pour ne point donner
d'ombrage

Aux jeunes Bergers de ces
Lieux,

Chaque Bergere ait en partage
Un air qui soit modeste & sage
Dans les discours & dans les
yeux :

Qu'elle méprise les fleuriettes,
Et les manieres des Coquettes.

12. Maxime.

Si quelque Amante jeune & belle

*Avoit le cœur foible & leger;
 S'il s'en trouvoit une infidelle,
 Qu'elle reste en nos Bois sans gloi-
 re & sans Berger :*

*Mais si l'Amant constant aime en-
 core la Cruelle;*

*S'il ne peut l'oublier après sa lâ-
 cheté;*

Il doit s'en aller avec elle,

Et quitter la Societé.

*Car le Sexe charmant dans cette
 Isle agréable,*

*Doit estre plus parfait, comme il
 est plus aimable.*

Natalie ayant achevé de lire ces Maximes, chacun jura par le Dieu d'Amour de les observer à l'avenir; Et particulièrement Tircis qui venoit d'y manquer. En suite après quelques tours de prome-
 nade,

nade, chaque Berger ramena sa Bergere dans l'Isle d'Amour à sa Cabane, prenant le Dieu qui préside en cet aimable lieu pour témoin de sa constance : & les Amans se separerent de leurs Maîtressès, pour chercher un repos qu'il est assez mal-aisé de trouver chez l'Amour. Cependant l'impatient Lizis cherchoit la petite Iris par tout ; Elle estoit si jeune encore, qu'il n'avoit osé déclarer la passion qu'il sentoit pour elle. Il fut la chercher à l'Orangerie*, où souvent on luy permettoit d'entrer ; il courut à l'appartement des Princes & de Madame la Maréchalle

* L'Orangerie est un endroit du Parc, où l'on n'entre point sans permission.

réchalle, qui par une extrême bonté luy permettoit d'entrer à toute heure, & luy faisoit des graces toutes particulieres; il courut tout le Parc & tout le Château; mais ne la trouvant point, & accablé de lassitude & de douleur, il fut à Apollon, * & s'assit sous un arbre proche du Canal pour rêver à son Infortune. Il craignoit pour Iris tous les malheurs ensemble, sans se pouvoir rien imaginer de la verité.

Qu'un tendre Amant est alarmé!

*Quand il cherche un objet aimé.
Rien ne peut égaler un supplice si rude;*

Et

** Appollon est une Statuë dorée qui est au bout du Canal du côté du Château.*

*Et dans sa tendre inquietude
 Atoute heure, en tous lieux, &
 même à chaque pas,
 Il se forme des maux pires que le
 Trépas.*

Après s'estre reposé quelques momens, il alloit aux Cabanes de ses Compagnes, sçavoir si elle ne seroit point revenueë ; mais comme il entendit quelqu'un se plaindre, il prêta l'oreille, croyant reconnoître la voix d'Iris. Il ne se trompoit pas, c'estoit elle même. Cette Bergere estoit sortie de sa Cabane sans autre Compagnie que son inquietude qui l'avoit conduite en rêvant jusqu'au Canal. La nuit estoit si claire & la Lune si brillante, que ceux qui se trou-

trouverent à son passage purent bien remarquer sa langueur: & les rubans noirs dont elle avoit garni sa houlette & sa panetière, faisoient juger qu'elle n'estoit pas en cet état sans une cause surprenante. Après avoir marché long-tems sans sçavoir où son chagrin la conduisoit, elle s'assit sur quelques gazons proche de l'endroit où Lizis venoit de s'arrêter. A peine s'y fut elle posée qu'elle redoubla ses soupirs & ses larmes. Sa bouche prononçoit à moitié des mots que sa douleur l'empêchoit d'articuler. Mais lors que ses pleurs luy permirent de s'expliquer. Dieux inflexibles! s'ecria-t-elle, quel crime ay-je commis

commis, pour mériter vôtre haine? Si ma jeunesse & mon innocence n'ont pu me garantir de vos rigueurs, quels supplices réservez-vous pour les âmes criminelles?

Est-ce un crime d'aimer ce qui paroît aimable?

Si c'en est un, je suis coupable.

Mais, trop injustes Dieux! vous l'estes plus que moy:

Pourquoy me rendez-vous sensible?

Ah! changez vôtre injuste Loy,

Et n'ordonnez rien d'impossible.

Et vous triste Rivage! qui servirez de Tombeau au plus parfait oiseau du monde,
quels

quels déplaisirs vous ay-je faits, pour m'estre si funeste? L'aimable Iris interrompit alors ses plaintes pour répandre des larmes, & le Berger Lizis, à qui le commencement de ce discours avoit causé de mortelles inquietudes, sentit diminuer ses frayeurs, quand il apprit que ce n'estoit pas un Rival qui couëtoit tant de soupirs à la Bergere.

*On craint tout aisément quand
on est amoureux.*

*Un Amant qui n'est pas heu-
reux,*

*Ne doit point s'endormir sur trop
de confiance;*

*Mais il doit cacher ses frayeurs,
Un Jaloux rarement obtient la
préférence,*

Et

*Et sçait mal le chemin des
cœurs.*

La crainte de déplaire à la triste Iris empêchoit Lizis de l'aborder, & l'envie de la consoler luy conseilloit de le faire. Dans cette incertitude il la regardoit au travers de quelques feuillages, & la Lune qui sembloit augmenter sa clarté pour le favoriser, luy fit remarquer sa Maîtresse, dont les yeux estoient arrêtez sur les eaux du Canal à qui elle adressa ce Discours.

*Toy! dont la course vagabonde
Apporta jusqu'icy l'objet de mes
soupirs,
Arrête en ma faveur ton
Onde,*

Pour

Pour m'entendre un moment
 plaindre mes déplaisirs.
 Le plus beau des oiseaux vient de
 perdre la vie,
 Ce cruel accident m'accable de
 douleur,
 Et d'un si triste sort ma disgrâce
 est suivie,
 Que je ne puis donner la micenne
 à mon mal-heur.
 Pouvez-vous, Dieux cruels! voir
 ma douleur extreme?
 N'avez-vous point pitié de mon
 funeste sort?
 Hélas! rendez-moy ce que
 j'aime,
 Ou, donnez-moy la Mort.
 Lizis qui l'écoutoit & dont
 le tendre Cœur estoit si sensi-
 ble pour elle, éprouva dans
 ce moment tout ce que la pitié
 fait

fait sentir aux ames genereuses. Il s'approcha d'elle aussi touché de compassion que d'amour pour joindre les regrets aux plaintes de sa petite Maîtresse, & tâcher de sçavoir par quel accident elle avoit perdu cet aimable oiseau, qui luy faisoit répandre tant de pleurs.

Pardonnez-moy, dit-il, en abordant Iris,

*D'un air & soumis & sincere,
Je suis alarmé de vos cris:*

*Si je vous interromps, adorable
Bergere!*

*Ce n'est que pour mêler mes sou-
pirs à vos pleurs;*

*Et je viens avec vous partager
vos douleurs.*

Iris qui croyoit estre seule,
fut d'abord un peu surprise: Et
lors

lors qu'elle eut reconnu le Berger, elle tâcha de suspendre ses déplaisirs pour contenter sa curiosité. Mais dès qu'elle voulut ouvrir la bouche pour le satisfaire, ce cruel souvenir augmenta si fort sa douleur, qu'elle se vit hors d'état d'en commencer le triste recit, & tout ce que la violence de son transport luy put permettre ce fut de dire à Lizis.

*Genereux Berger! ôte-toy,
Permits que dans la solitude
J'exprime mon inquietude,
Et plains moins un destin qui ne
touche que moy.*

Je pers l'Oiseau le plus aimable.

*De grace! laisse-moy soupirer en
repos,*

Mom

*Mon chagrin t'importune, & ton
soin charitable*

Augmente encor mes maux.

En effet sa douleur sembla s'accroître par ce triste entretien, & l'on aura peine à croire qu'une petite personne de cet âge ait esté si sensible.

*Mais vous pouviez, Iris! sentir ces
tristes coups,*

*C'est du sort des Mortels les bi-
zarres caprices:*

*Et l'on voit des enfans au sein de
leurs Nourrices*

*Sentir en les perdant même dou-
leur que vous.*

L'infortuné Lizis penetré des douleurs de sa Bergere connut dans ce moment que le plus sensible de tous les

D maux

maux est celuy de voir souffrir ce qu'on adore.

*Qu'il est fâcheux, dit il, de voir
ce que l'on aime*

Plongé dans les douleurs !

*Et que dans ce moment j'éprouve
bien moy même*

*Ce que peut l'Amour sur les
Cœurs.*

Il cacha pourtant une partie de sa douleur, pour tâcher d'engager Iris à luy dire comment elle avoit fait une perte où son cœur estoit si sensible.

Un cœur touché de nos douleurs,

*En partageant nos maux, adoucit
notre peine :*

L'Amant de la plus inhumaine

*Luy déplaît rarement en essuyant
ses pleurs.*

Perfuadé de cette vérité, le
tendre Lizis s'assit près d'elle
& luy dit d'un air qui mar-
quoit la part qu'il prenoit à sa
tristesse.

*Iris ! confiez-moy vos secrettes
douleurs,*

*Votre Oiseau fait couler vos
pleurs.*

*Croyez-vous que mon cœur sensi-
ble à votre peine,*

*Refuse des soupirs à son mal-heu-
reux sort ?*

*Ha ! belle Iris, soyez certaine,
Que je suis plus que vous affligé
par sa mort.*

Iris vaincuë par les prieres
de ce pitoyable Berger, alloit

commancer le funeste recit,
qu'il luy demandoit, lors qu'ils
entendirent un bruit dans
l'eau dont la Bergere fut alar-
mée, mais il la rassura le mieux
qu'il luy fut possible.

*Il luy jura d'abord qu'en ces pai-
sibles Lieux,*

Jamais de monstre furieux,

N'avoit effrayé de Mortelles:

*Qu'on vivoit sans danger dans
cet heureux séjour,*

*Et qu'on n'y recevoit de blessures
cruelles,*

Que celles que faisoit l'Amour.

Sa frayeur estant dissipée,
après avoir poussé de tendres
soupirs, elle ouvrit la bouche
pour satisfaire l'empressement
du genereux Berger qui pre-
noit

noit tant de part à son infortune, lors qu'ils virent sortir des eaux du Canal une Nympe, ou plutôt une Déesse vêtue d'une robe d'un bleu celeste semée de fleurs de Lis d'or, & brodée de perles & de toutes sortes de pierreries les plus precieuses. Sa gorge, les mains & ses bras estoient tout-découverts & d'une blancheur qui ne se peut jamais exprimer, le sçavant Apelles n'en auroit pu peindre toutes les Beutez.

Sa taille estoit grande & divine;

Son air & sa noble fierté

Marquoient son illustre origine :

Mais, quelle est ma temerité?

*Ma plume, que voulez-vous
faire?*

*Vous ne sçauriez dépeindre une
telle Beauté,*

Il faut l'admirer & se taire.

La Robbe de cette admirable Déesse estoit relevée en bas au dessous du genouil par des agraffes de rubis; un de ses pieds estoit encore dans les eaux du Canal, l'autre estoit posé parmy des fleurs que Flore avoit semées sur le rivage pour la recevoir, ses grands cheveux blonds flottoient au gré des vents.

*Les plaisirs, les ris & les jeux,
Badinoient alors avec eux :*

*Les Amours les regardoient
faire,*

*Ils venoient souvent s'y mêler,
Mais*

*Mais le respect les faisoit taire,
Et pas un d'eux n'osoit parler.*

Cette Déesse tenoit trois Lis dans sa main. Malgré sa noble fierté, une douceur toute charmante qui paroissoit sur son visage rassura nos timides Bergers. Ils auroient bien voulu se retirer par respect, mais l'admiration les rendoit immobiles; la Déesse connut leur pensée & dit à la jeune Iris avec cette douceur touchante qui luy gagne tous les cœurs.

*Ne vous éloignez pas, Bergere
trop sensible!*

*Je viens prendre ma part à vos
secrètes ennuis:*

*Votre douleur m'oblige à me ren-
dre visible,*

Mais pour vous rassurer, apprenez qui je suis.

Le plus grand des Heros m'a donné
la naissance,

C'est le Dieu Tutelaire à qui toute
la France

Doit son destin illustre & glorieux.

Il sçait donner la paix, ou lancer
son tonnerre,

Il est craint, admiré jusqu'au bout
de la Terre,

Et n'a point d'égal sous les Cieux.

A ces marques d'on doit connoître

LOUIS votre invincible Maître;

C'est de luy dont je tiens le jour.

Je vous ay receüe en cette Isle;

Je vous ay protégée en cet heureux séjour:

Et

*Et c'est à mon secours utile
Joint au soin de nos Matelots
Que vous avez passé tant de li-
quides plaines ;
Les Zephirs amoureux par leurs
douce haleines
Vous ont conduites sur mes
eaux.*

A ces mots Iris & Lizis se
voulurent mettre à genoux
devant cette Auguste Déesse.

*Mais, s'opposant à leur dessein,
Et prenant Iris par la main,
Je ne viens pas vous voir pour
chercher des hommages,
Dit elle, la pitié conduit icy mes
pas,
Dites-moy donc ici sans tarder
davantage,
De qui vous pleurez le trépas?*

D 5 Helas!

Helas ! Déesse incomparable, répondit Iris, je ne plains la mort d'aucune personne. Mes soupirs ont une cause bien plus innocente; ce n'est que celle d'un Oiseau que je regrette. Mais il merite bien mes pleurs, & jamais on ne versa de larmes si justement répanduës.

*Tous les autres Oiseaux de ce
charmant séjour
Dans leur dépit jaloux l'atta-
quoient tour à tour;
Et comme ils luy portoient
envie,
Chacun en vouloit à sa vie.*

Sa beauté causoit la haine
qu'ils avoient pour luy, quand
je luy laissois la liberté de se
pro-

promener dans nos Bois, ils s'assembloient pour le becqueter, & quelques fois il estoit obligé de venir chercher sa seureté dans mon sein.

*Je l'élevois pour vous, ma divine
Princesse!*

*Son petit cœur plein de ten-
dresse*

*Dans ses tendres chansons expri-
moit son ardeur.*

*Prononcer vôtre Nom faisoit tou-
te sa gloire,*

Vous seule occupiez sa memoire.

*C'est par là qu'il gagna mon
cœur.*

Je n'avois jamais veu d'Oiseau comme luy, & ne sçavois quel nom on luy pouvoit donner. Il n'estoit que de la grosseur du plus petit Moineau, ses

plumes estoient presque toutes blanches : Sur le haut des ailes , il en avoit quelques unes noires & couleur de feu. Il avoit deux colliers naturels noirs comme le Jaix , & toutes ces couleurs estoient si vives & si opposées , que les unes relevoient l'éclat des autres. Il sifflait un air aussi juste qu'une Linote ; & prononçoit le Nom de Louis aussi distinctement qu'un Perroquet ; mais je n'ay jamais pu luy faire dire aucune autre parole.

*L'Amour le voyoit avec honte,
Les ailes que luy fit la Reine
d'Amathonte
Paroissoient sans éclat auprès de
cet Oiseau.*

Ce Dieu jurant sa mort dans son
dépit extreme,

M'est venu declarer luy même
Qu'il perdrait un objet si
beau.

Prétens-tu, m'a-t-il dit, insolente
Mortelle!

Garder pour ta Princesse un Oi-
seau si charmant?

Et faire, en luy prouvant ton
zele,

Augmenter chaque jour ma honte
& mon tourment?

L'Amour dans son Palais ne peut
trouver passage,

On n'y connoît point son lan-
gage:

On parle de vaisseaux, d'armes,
& de rempart,

Mais dans ces entretiens l'Amour
n'a point de part.

*Je cede pour un temps à la fiere
Bellonne,*

J'obeis, le Destin l'ordonne:

*Mais si de ton Oiseau le vol auda-
cieux*

*Interrompt des momens qui sont
si precieux;*

Si par son importun ramage,

Si par le moindre badinage

*Il amuse les cœurs & les yeux de
la Cour,*

*Je te feray sentir les fureurs de
l'Amour.*

La cruauté de ce Dieu m'est-
oit si peu connue, pour sui-
vit Iris, que je ne fis que rire
de ses menaces, & pour mar-
quer le peu d'état que je faisois
de sa colere, & le mépris que
j'avois pour luy, j'écrivis ces
vers sur la porte de ma Cabane.

L'Amour

*L'Amour accablé de douleurs
Ne fait que répandre des
pleurs;
Ce petit Dieu voit sa foi-
blesse;
On n'apprehende plus ses
traits,
Et les beaux yeux de ma Prin-
cesse
Enflamment plus de cœurs qu'il
n'en blessa jamais.*

L'Amour avoit feint de se retirer pour me surprendre, & me regardoit écrire ces vers, sans que je m'en apperceusse. Il fut si piqué de cette raillerie, qu'il jura par le Styx, qu'ils s'en vengeroit avant la fin du jour, & son retour impréveu me causa tant de surprise, que je n'eus pas la
force

force de fortir de ma place, ni de luy répondre. Il me quitta pour la seconde fois, & Liccas, un de nos petits Bergers qui m'apportoit une corbeille pleine de fleurs, ou plutôt l'Amour caché sous ce déguisement r'entra dans ma Cabane. Je ne le connus point, je rêvois si fort à ses cruelles menaces que je ne pris pas garde à mon petit Oiseau, qui venoit de voler à terre sur la corbeille de fleurs que cet Amour déguisé venoit d'y poser.

*Quand l'Amour fait sentir son
injuste courroux,*

*On dit souvent qu'il se dé-
guise:*

Qu'une dangereuse surprise,

Nous

Nous en fait recevoir d'inevitables coups !

Je n'éprouvay que trop cette funeste verité. A peine ce mal-heureux Oiseau fut il sur ces fleurs, que ce cruel Amour me jettant de terribles regards le perça d'une de ses flèches. Je l'entendis crier & voulus courir à son secours : mais ce Dieu farouche me dit en me repoussant rudement.

*Cesse de te flatter d'une esperance
vaine,*

*Le mal-heureux perdra le
jour ;*

Et tu merites cette peine

Pour avoir méprisé l'Amour.

Ce châtiment te doit apprendre,

Que

*Que le cœur doit aux Dieux son
ardeur la plus tendre.*

*L'Oiseau qui faisoit tout ton
bien,*

*Qu'est-il maintenant ? Il n'est
rien.*

*A leurs passions criminelles,
Les mortels perdent mille
vœux ;*

*On perd vingt ans en baga-
telles,*

*On ne perd pas un jour de ceux
Qu'on donne aux Dieux.*

Cet Amour cruel disparut à ces mots, & laissa ce mal-heureux Oiseau, qui tâchoit de se traîner à mes pieds, pour me donner avec le dernier de ses soupirs le reste de sa vie & le dernier de ses regards. Sa petite tête estoit panchée sur son aile,

aile, & son sang qui sortoit
d'entre ses plumes, sembloit
par ce triste spectacle me de-
mander secours & vengeance
tout à la fois.

*Je ne vous diray point, Déesse.
charitable!*

*Quelle fut la douleur que je sen-
tis alors,*

Mais, à cet objet pitoyable,

Je me souhaitay mille morts.

Iris n'en put dire davanta-
ge, le cœur luy manqua à ce
triste recit. Lizis, qui la vid pâ-
lir, la voulut prendre entre ses
bras, pour la porter dans sa Ca-
bane, & luy faire donner le
secours dont elle avoit besoin;
mais la Déesse luy fit signe de
s'arrê-

s'arrêter pour l'entendre. Avec un des Lis qu'elle tenoit, elle jetta de l'eau sur le visage de la Bergere, & lors qu'Iris fut revenuë de sa foiblesse, la Déesse luy fit ce Discours :

*Je ne m'étonne pas, Bergere!
De voir qu'Amour dans sa
colere*

*Vous ait causé les maux que vô-
tre cœur resent.*

*Puisque vous avez l'ame ten-
dre,*

*Aimez, le Destiny consent ;
Mais d'un amour si bas vous de-
vez vous deffendre.*

*LeCœur doit un tribut aux amou-
reuses Loix,*

*L'Amour veut qu'on aime à
son choix;*

Luy

Luy seul peut dissiper ou croître
vos alarmes.

D'un amour innocent tous les
plaisirs sont doux,

On n'y trouve rien que des
charmes ;

Et ce Dieu si tendre & jaloux,

Peut en un seul moment essuyer
bien des larmes.

Qu'un sincere & juste Devoir
Vous attache à votre Prin-
cesse ;

Mais s'il vous reste encor quelque
peu de tendresse,

Votre Berger la doit avoir.

Et vous, jeune Berger ! qui voyez
ses douleurs,

Quand vous aurez donné des sou-
pirs à ses pleurs,

De ses jeunes appas faites votre
conquête,

L'on

*L'on peut souffrir sans honte un
legitime Amour :*

*Mais, quand on n'aime qu'une
bête.*

C'est trop de la pleurer un jour.

Lizis, charmé des bontez de la Déesse, se mit à genoux pour la remercier du service, qu'elle venoit de luy rendre. Il se servit des paroles les plus passionnées & les plus soumises pour luy marquer son respect & sa reconnoissance: La Déesse l'ayant assuré par un petit signe de tête qu'elle en estoit satisfaite, se replongea dans l'eau & disparut à ses yeux. L'amoureux Lizis profita de ses conseils & voulut déclarer son amour à sa Bergere par les discours & les emprefsemens

femens les plus tendres que
l'Amour puisse inspirer aux
cœurs des Amans, mais elle
luy dit d'un air qui marquoit
sa colere.

*Ce n'est pas en ces lieux, dans
l'ombre & sans témoins,
Que je dois accepter vòtre amour
& vos soins :*

*Je scay trop qu'une loy severe
Me deffend qu'en secret j'accepte
vòtre cœur,*

*Et le mien penetré d'une vive
douleur*

*Ne scait rien qui puisse me
plaire.*

Cette réponse, que Lizis
n'attendoit pas d'une si jeune
personne, augmentant son A-
mour & son estime, luy fit per-
dre

dre l'assurance de luy rien dire
de plus.

*Il est de certains temps où le cœur
est plus tendre,*

*Quand un Amant sçait bien
le prendre*

*Il s'en rend le maître aisé-
ment :*

*Ce cœur peut devenir sensible,
Et s'il sçait profiter de cet heu-
reux moment,*

*La conquête en est infaillible.
Mais, il faut se garder d'un con-
tre-temps fâcheux,
Si l'on veut estre heureux.*

Iris dans ces tristes momens
ne pensoit qu'à sa douleur; il
luy falloit laiser le temps d'es-
fuyer ses larmes, Lizis la rame-
na dans sa Cabane, & mêla ses
soupirs aux regrets de sa Ber-
gere;

gere. Le Ciel même ne pût s'empêcher de pleurer avec eux, & fit voir par sa compassion l'interêt qu'il prenoit aux douleurs de l'innocente Iris.

*Ses soupirs secherent les fleurs:
Le Zephir en versa des pleurs,
Et courut en avertir Flore:
Cephale en ce triste moment,
Comta cette histoire à l'Aurore
Qui pleura dans les bras de son
fidele Amant.*

A peine cette Déesse eut annoncé le retour du Soleil, que Lizis & sa Bergere furent convier tous les Bergers de leur Societé pour les funerailles du defunt petit Oiseau. Ils ne sçavoient rien de cette affaire & croyoient qu'Iris & Lizis
E avoi-

avoient passé la soirée à la Toilette des Princes, ou Madame la Maréchalle leur faisoit l'honneur de les arrêter tous les jours pour entendre chanter Iris, dont la voix avoit le bon-heur de leur plaire. Ses Compagnes furent sensiblement touchées de son déplaisir, ils s'assemblerent tous à la porte de sa Cabane où le petit mort estoit exposé sur quelques branches de cyprés en forme de berceau, où sa Maîtresse le ferra lors qu'il perdit la vie.

*Chacun des Bergers à son tour
Par des soupirs pleins de ten-
dresse*

*À la Bergere sa Maîtresse
Fit voir ses regrets tout le jour.*

Iris

Iris portoit toujours dans sa panetiere une boëte de cedre pour serrer la nourriture du petit Oiseau. Comme elle l'avoit fait faire pour luy, & qu'elle estoit de sa grandeur, on l'ensevelit après l'avoir embaumé & l'on le mit dedans pour en faire son cercueil.

*Tous les Bergers jetterent de
l'eau-Rose,
D'Orange, de Jasmin ou de quel-
qu'autre chose,
En suite on ferma le cercueil,
Et puis on le couvrit de Deuil.*

Natalie aidoit à la jeune Iris à porter les deux coins du crêpe. Lizis porta le cercueil, & chaque Berger tenant sa Bergere d'une main, & sa hou-

lette de l'autre le fer en bas,
 accompagna ce petit trespas-
 sé. Deux Muzettes, deux Haut-
 bois , & toute sorte de Mu-
 fique champêtre , précédoi-
 ent cette pompe funebre , &
 jouoient les airs les plus tristes
 du monde, deux voix s'y mê-
 loient par intervalle & chan-
 toient les louanges du defunt.

*Cette harmonie estoit tou-
 chante,*

*Quoyque triste, elle estoit char-
 mante,*

*En répandant des pleurs tout le
 long du Canal,*

On fut jusqu'à l'endroit fatal.

Iris l'ayant trouvé dans
 Trianon , voulut le reporter
 dans le Lieu de sa naissance,
 pour l'y faire enterrer.

Le

*Le Destin marqua son Tom-
beau,*

*Dans l'endroit où fut son Ber-
ceau:*

*Les plus beaux arbres se fa-
nerent,*

*Toutes les feuilles en tombe-
rent,*

*Les fleurs eurent le même
sort:*

*Les Oiseaux alors s'assemble-
rent,*

*Et par des cris pleins de trans-
port,*

*Montrèrent le regret qu'ils avoi-
ent de sa mort.*

Il n'est rien plus facile que
de plaindre le mal-heur de
ceux à qui l'on ne porte plus
d'envie ; Iris le connut dans
cette occasion & leur dit d'un

air qui marquoit son mépris &
son juste resentiment.

*Vous ! qui par des cris doulou-
reux,*

*Plaignez le sort d'un mal-
heureux,*

Et qui durant toute sa vie,

L'avez tourmenté tour à tour,

*Vous ne le regardez sans haine &
sans envie,*

Qu'après qu'il a perdu le jour.

Enfin malgré ces tristes re-
flexions ; Iris reconnut la pla-
ce qui luy devoit ravir l'Oiseau
charmant, qu'elle avoit offert
à ses yeux autre-fois. Elle la
baïsa tendrement & l'arrosa
de ses larmes. Tous les autres
Bergers touchés de compas-
sion redoublèrent à son exem-
ple leurs cris & leurs plaintes ;

mais

mais l'heure estoit venuë & quelque rude que pût estre cette separation, il y falut refoudre la triste Iris.

*Vous n'adoucierez pas le Sort,
Dit Orazie à la Bergere,
L'Oiseau le plus charmant, la
Beauté la plus fiere,
Tout sera détruit par la Mort.
Souffrez sans murmurer ce que
le Ciel ordonne,
De ces cruelles Loix il n'exempte
personne,
Si votre Oiseau cede au trépas,
Le plus grand des Mortels ne l'e-
vitera pas.*

Après cette petite remon-
strance qu'Iris receut avec re-
spect, deux des Bergers avec
le fer de leurs houlettes creu-
serent une petite fosse où l'on

posa le cercueil entre un Mir-
tre & un Rosier, pour faire
voir, que comme la Rose n'est
jamais sans épines, les plus
doux plaisirs sont ordinaire-
ment suivis des plus sensibles
douleurs.

*Le bon-heur des Mortels ne peut
toujours durer,
Tout change incessamment sur la
Terre & sur l'Onde,
Et le plus grand bon-heur du
monde
Nous laisse encore à soupirer.
Tous les cœurs, asservis à cette Loy
commune,
Sont aujourd'huy contens, de-
main ne le sont pas,
Et tout ce qui dépend des biens de
la Fortune,*

Est

*Est sujet à changer jusqu'à nôtre
trépas.*

Après qu'on eut arrosé la fosse de larmes & qu'on eut jeté sur le cercueil quelques poignées de fleurs, on la couvrit d'une ardoise qui se trouva par hazard dans ce lieu. Lizis par le commandement de sa Bergere écrivit cette histoire sur les arbres d'alentour, & l'infortunée Iris avec un poinçon grava cette Epitaphe sur l'ardoise qui couvroit la fosse du defunt petit Oiseau, pour laisser en cet endroit une marque éternelle de son souvenir & de sa juste douleur.

EPITA-

EPITAPHE:

Cy gist sous cette ardoise ronde,
 Le plus parfait Oiseau du monde.
 Iris l'aima si tendrement,
 Que lors que la Parque cruelle
 Le fit entrer au monument,
 Elle en sentit dans l'ame une dou-
 leur mortelle.

Passant! si la pitié toucha jamais
 ton cœur,
 Et si tu participe en un pareil
 mal-heur,
 A l'extreme douleur qu'Iris en a
 soufferte,
 Lis avec déplaisir son histoire à
 ton tour,
 Et sçaches qu'en beauté il surpas-
 sa l'Amour,
 Mais que ce Dieu jaloux fut l'au-
 theur de sa perte.

F I N.



FAUTES

à corriger.

Page 38. ligne 12. ôtez, &.

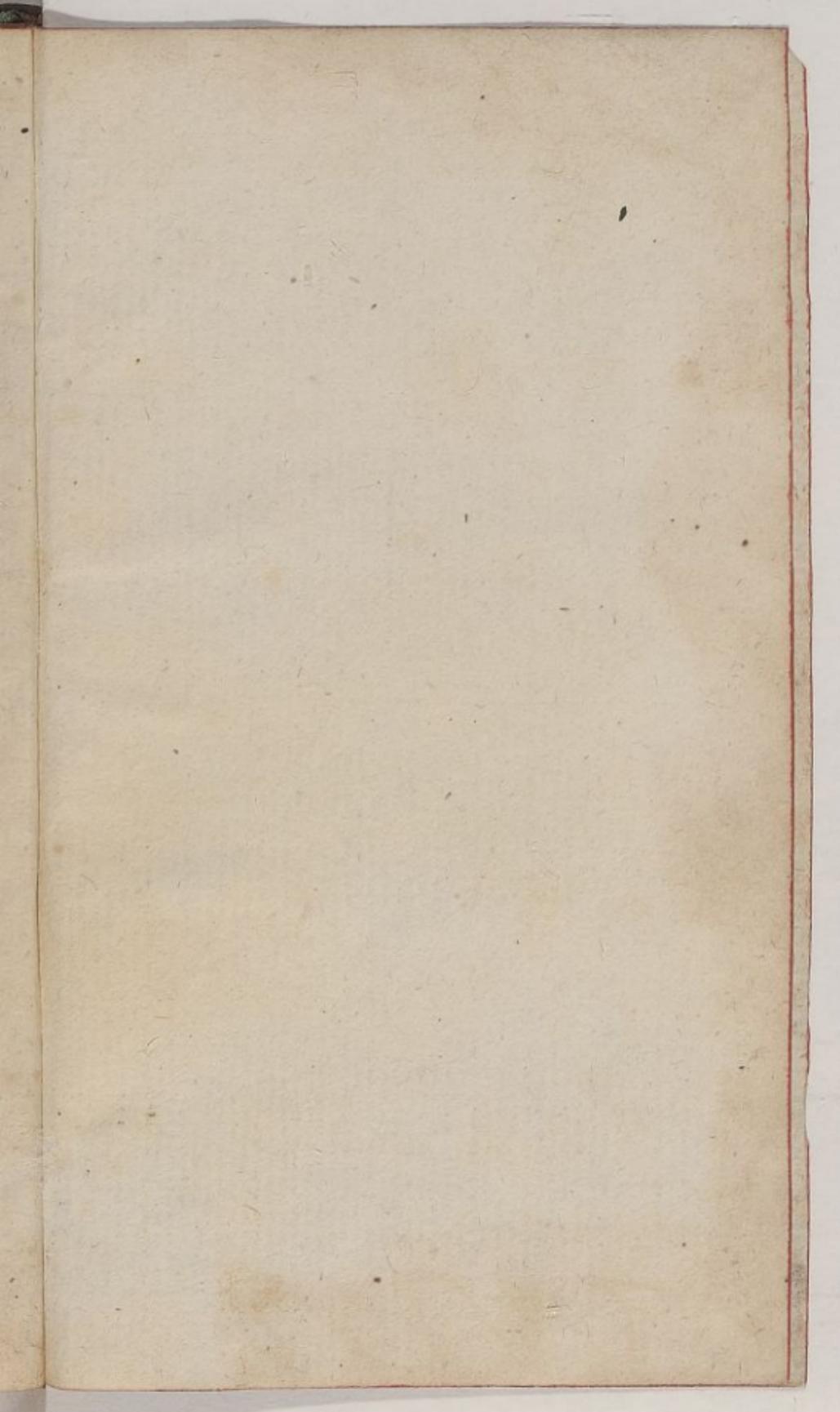
P. 64. l. 7. lisez, & tout accablé.

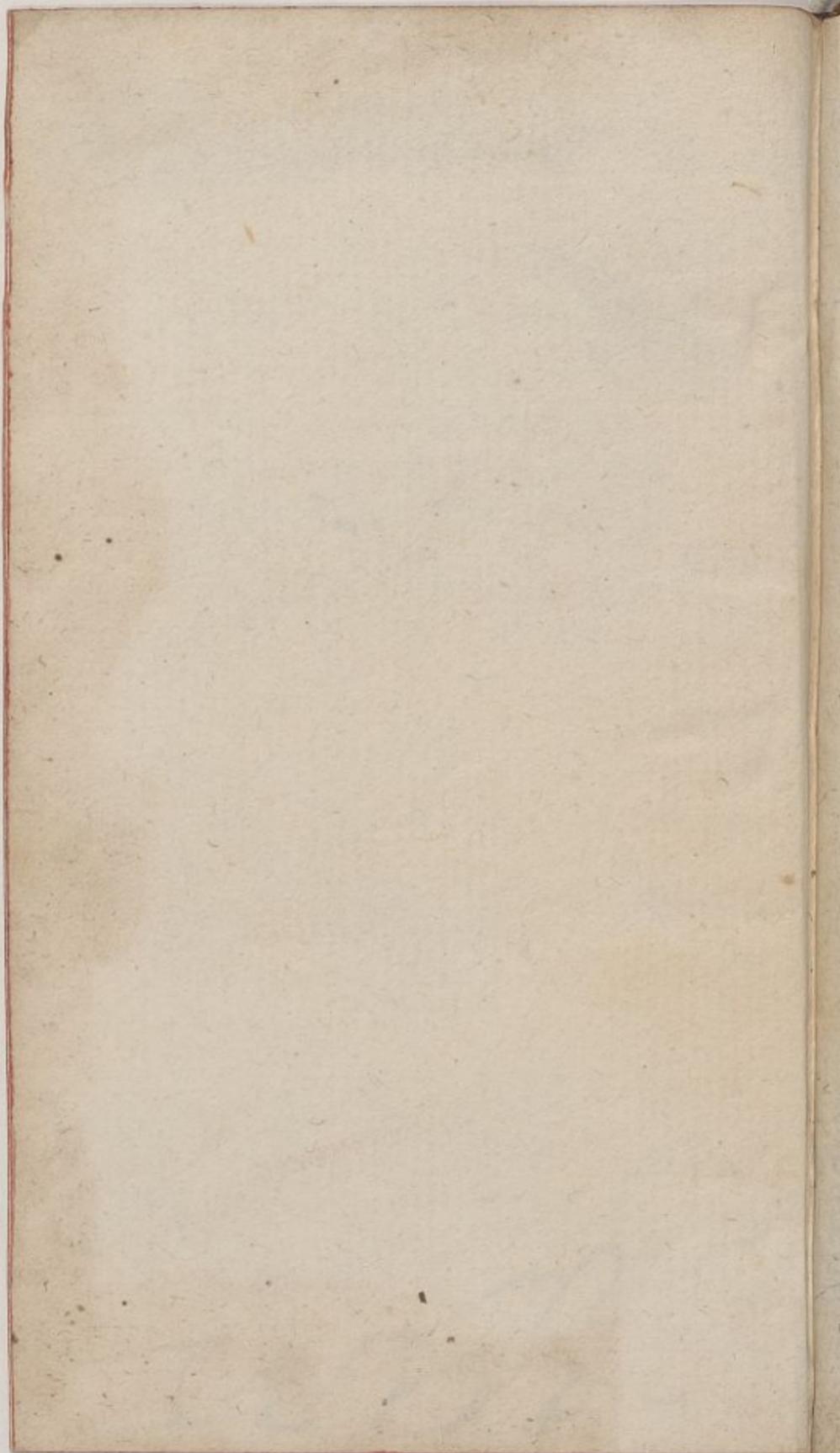
*P. 77. l. 4. Madame la Princesse de
Conty, la Doueriere, est la
Déesse dont on parle icy &
dans les feuilles suivantes.*

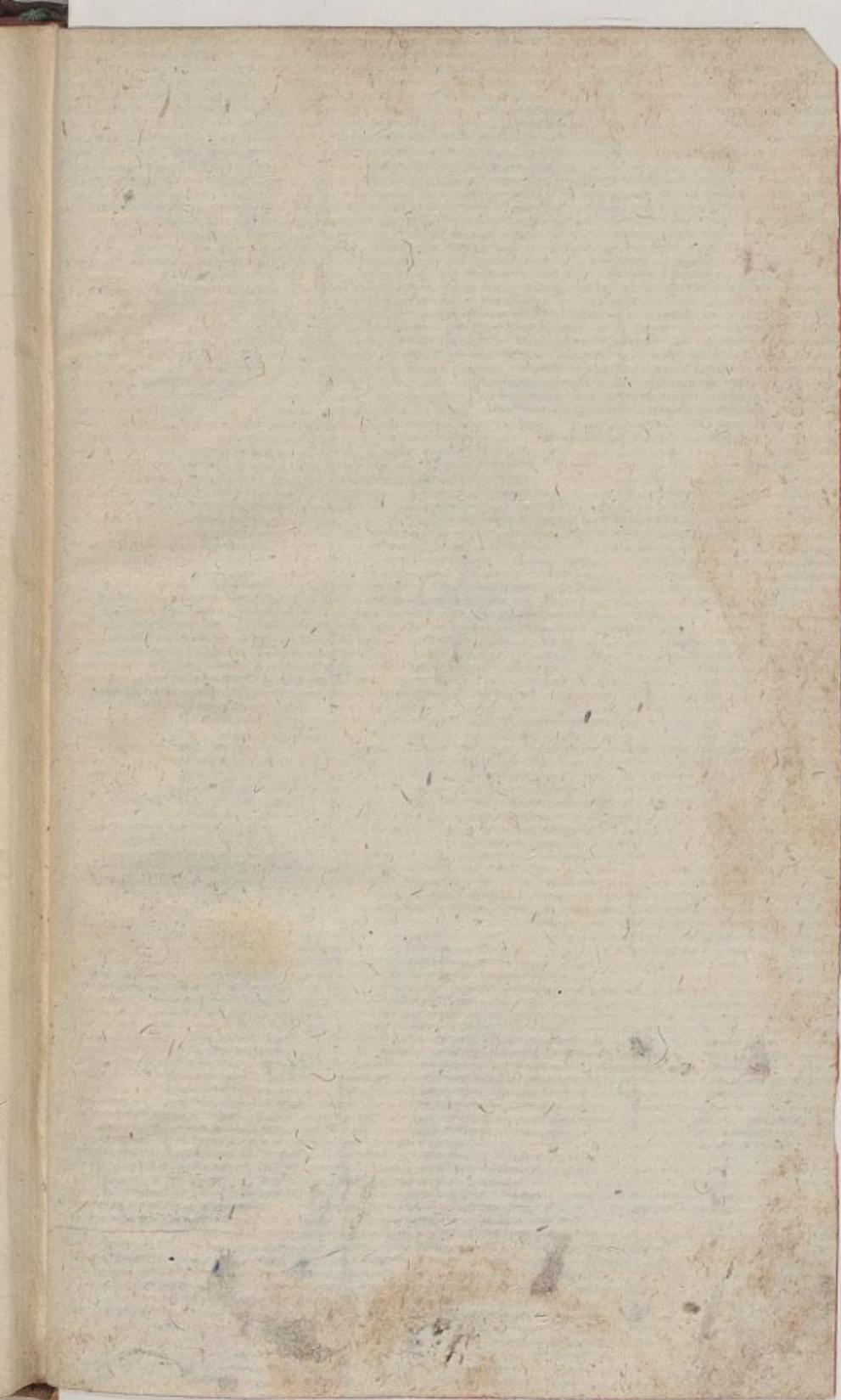
P. 78. l. 12. lisez, posé sur des fleurs.

Monsieur
Monsieur

Monsieur











2

2164770

MA

CO

SS

ED